

L'histoire d'une identité volée



Le 11 novembre 1960, les guerres d'indépendance de l'Algérie bouleversent la vie de Fatima. Son père, baba, disparaît. Un mois plus tard, la jeune fille est blessée par balle dans une manifestation. Envoyée de force en France, elle est adoptée et subit le climat ambiant de violence et de racisme. Avec courage, elle tente de retourner dans son pays. Qui l'attendra à la maison ?

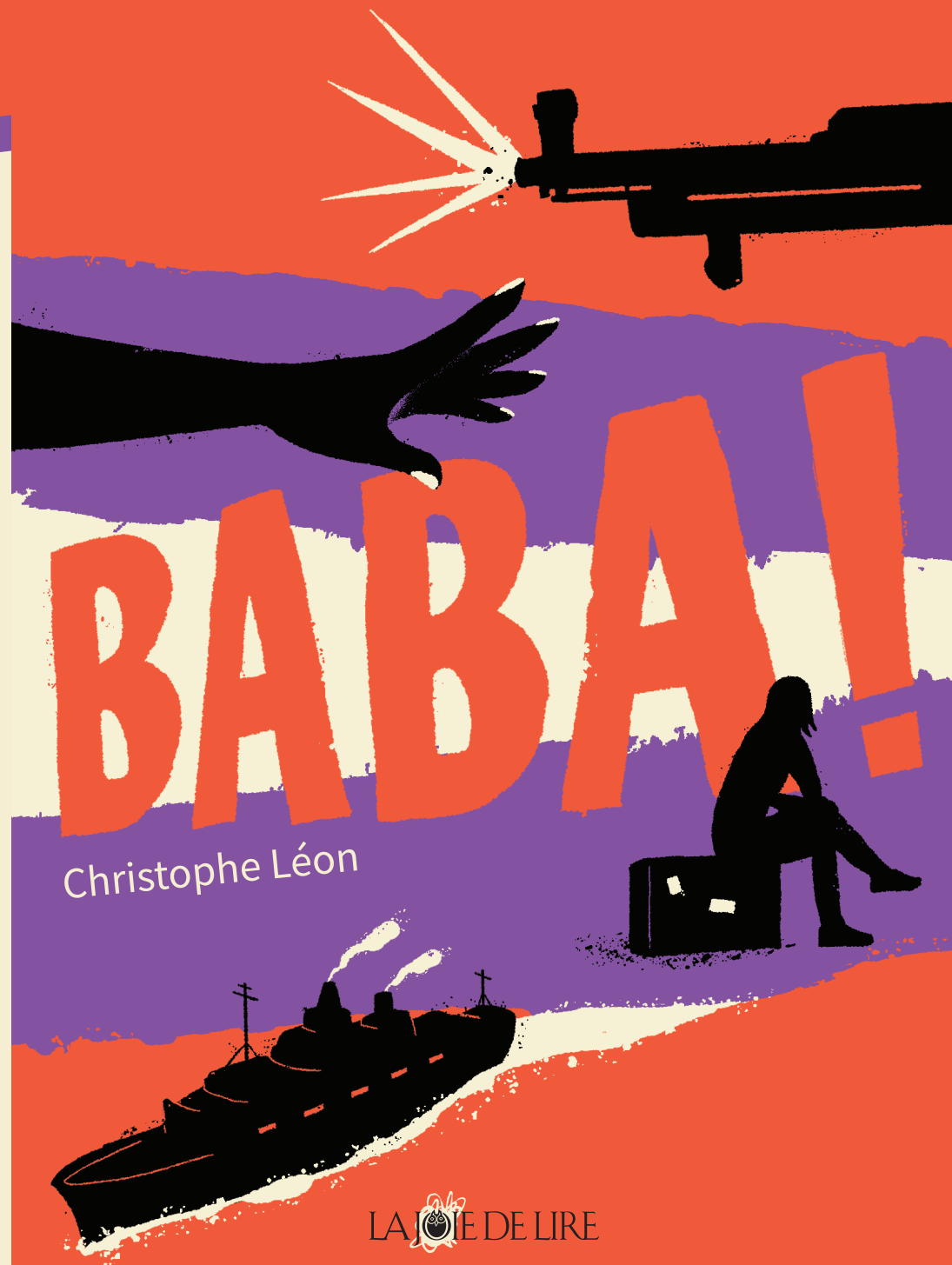


Collection ENCRAÏGE
www.lajoiedelire.ch

Illustration de couverture © Dorian Danielsen

LAJOIE DE LIRE

BABA! Christophe Léon



LAJOIE DE LIRE

Christophe Léon

BABA !

EXTRAIT

1

Il n'y a pas un exil. Ce sont toujours des exils.
Mourid Barghouti

*Ma voix demeure, qui retentira,
Ils l'entendront!*
Matoub Lounès

Paris, 2019

*Ce n'est pas moi qui ai choisi
Le Mektoub est mon destin
Je suis en pays étranger
Mais ton spectre reste devant moi.*

Maintenant, il faut que je parle, que je raconte cette histoire comme si elle n'était pas la mienne, mais celle d'une petite fille, d'une hirondelle perdue, pareille à la chanson, pareille à ces paroles qui me renvoient si loin en arrière...

*Ô petite hirondelle
je t'envoie chercher des nouvelles
élève-toi dans les cieux, va
ramène-moi les nouvelles du pays!*

Paris, 20 juin 1961

À l'entrée, il a fallu retirer mes chaussures, il y en avait déjà deux paires, bien rangées sur le côté. Des mocassins d'homme râpés sur le dessus et des escarpins de femme qui avaient pas mal vécu. Un de mes nombreux cousins, Mokhtar, disait que les chaussures étaient le reflet de l'âme des hommes. Je n'ai jamais trop su ce qu'il entendait par là. Lui marchait pieds nus, toujours, qu'il pleuve ou qu'il vente. Ses orteils étaient des sarments de vignes tortueux. Avait-il une âme ou faisait-il tout pour la dissimuler ?

Moi, mais ça me semble déjà si loin, j'allais en claquettes. Et comme on avait la même pointure avec ma mère, on se les passait tout le temps. Le soir, elle les lavait à grande eau, histoire de les débarrasser de la poussière de la rue. J'avais pris l'habitude et la manière pour courir sans les perdre. Il fallait juste que je recroqueville les orteils, comme des griffes, et que je fasse bien claquer les semelles sur le sol. *Clac, clac, clac !* On m'entendait de loin quand je dégringolais la Casbah pour atterrir en sueur sur la place du Gouvernement et ensuite filer sur le quai d'Arcachon, voir si je ne pouvais pas grappiller à la halle aux poissons quelques têtes de mulets pour la soupe de maman.

~

— Approche, petite, n'aie pas peur.

Eh oui, j'approche, mais avec un mal au ventre carabiné. Les boyaux qui se tordent et le nombril devenu volcan en éruption. Ai-je le choix ? Des semaines qu'on me trimballe de droite et de gauche. Au début je ne savais pas trop quoi dire ni faire, ensuite j'ai réclamé ma maman. Pour toute réponse, au mieux, j'ai eu des sourires, mais le plus souvent des regards dénués du moindre intérêt me traversaient de part en part. J'étais un paquet qu'on se repassait. À l'hôpital encore, on prenait soin de moi. Les infirmières étaient gentilles. Jusqu'à ce qu'on me conduise dans un autre endroit où elles ont été remplacées par des sœurs Filles de la Charité. Certaines en cornettes, la mine revêché et la parole acide. Baba (papa), chez nous, les appelait les *corbeaux*. Les vieilles surtout, qu'on croisait dans la rue, leur rosaire entre les doigts, qui marmonnaient des litanies incompréhensibles. Baba, après les avoir dépassées, crachait par terre et jurait. Je ne comprenais pas pourquoi et il ne me l'expliquait pas. Elles ne nous ont jamais fait de mal, mais baba ne les aimait pas pour une raison mystérieuse.

~

Dehors, par la fenêtre du salon, j'aperçois un bout de ciel bleu et la rue. Une voiture passe à vive allure. Peut-

être, là-bas, au loin, peut-on imaginer un vol de moineaux effarouchés. Je dois avoir de la mie de pain rassis dans les yeux ce matin, impossible de saucer le paysage sans que ça se trouble.

— Comme tu es mignonne. N'est-ce pas, Maurice, qu'elle est mignonne ?

— Oui, Francette, très...

Maurice, c'est le monsieur qui se tient un peu en retrait derrière Francette. Il donne l'impression de ne pas savoir où se mettre et danse d'un pied sur l'autre. Son nœud de cravate est de travers et il porte des lunettes à verres épais comme des *peaux de saucisson*. Une expression qu'emploie souvent mon frère, Raïd.

~

Raïd... Deux ans de moins que moi, mais bien plus dégourdi. Une anguille quand il le faut et une enclume si besoin.

— Comment je t'ai fait comment t'es devenu ! s'exclamait 'umi (maman) quand Raïd la rendait folle.

Faut dire, question bêtises, mon frère c'est un professionnel. Comme la fois où il a bu au goulot de la Javel. 'Umi s'en servait pour nettoyer et désinfecter la maison. Ce couillon de la lune, il a fallu le conduire à l'hôpital, dans le pavillon des musulmans. On lui a fait un lavage d'estomac. Raïd m'a dit qu'il avait craché ses boyaux et que le tuyau dans sa gorge lui avait donné l'impression d'avaler un chameau.

~

— Comment tu t'appelles? *Fatima*, c'est bien ça, n'est-ce pas?

Un bus pétarade dans la rue, son pot d'échappement crache des volutes de fumée noire, coulée de khôl sur la joue bleue du ciel. Présage des larmes à venir?

~

Mon prénom dans la bouche de cette femme me paraît sale et dénué de tout charme. Dans celle de baba, il coulait entre ses lèvres comme du miel tiède et odorant. *Petite chamelle sevrée*, c'est ce que signifie mon prénom. Ici je ne suis pas prête à le crier sur tous les toits...

Mes parents m'ont appelée Fatima parce que c'était la fille préférée du Prophète, mais c'est aussi un prénom chrétien en l'honneur de la Vierge. Maman me l'a confié, elle a même dit que baba ne le savait pas, sinon il en aurait choisi un autre. Je suis bien contente qu'il ne l'ait pas fait.

~

— Oui, madame.

Un large sourire illumine le visage de Francette.

— Tu vois Maurice, c'est bien elle, c'est Fatima...

Comme si ça pouvait être quelqu'un d'autre! Elle est folle ou quoi? Et puis, elle est vilaine, elle a des bajoues comme des fesses de moule et un nez aplati. Je dois tourner la tête, sinon elle va s'apercevoir que je la détaille. Ce faisant, sur la table basse du salon, je remarque un bloc calendrier rectangulaire à effeuiller. Il est à la date du jour: 20 juin 1961. À côté, un cendrier estampillé *Ricard* est rempli de mégots tirebouchonnés. Je reconnais des Gitane sans filtre, du tabac brun, comme en fumait baba.

~

Baba roulait entre ses doigts les brins de tabac et j'aimais le voir s'y appliquer. Il en prenait une pincée et la déposait sur une feuille de papier à cigarettes de la marque Zig-Zag, avec son zouave au bonnet rouge sur la pochette d'où il l'extirpait. Baba avait l'habitude de souffler dans ses mains et d'agiter ses doigts avant de la rouler. Ça leur donnait plus d'efficacité, assurait-il. Sa cigarette était parfaite, rectiligne, et remplie équitablement de bout en bout. Entre son index et son pouce, il déchiquetait le trop de tabac qui dépassait et le remettait précieusement dans la boîte, ensuite il craquait une allumette et la regardait brasiller un moment avant de porter la flamme devant la cigarette. La première bouffée qu'il expirait avait une odeur de thym et d'anis. Il parfumait son tabac avec des herbes aromatiques, une habitude qui lui venait de son propre père.

~

— Et quel bel accent ! On croirait qu'elle chante. Tu as entendu, Maurice ? Déjà, au foyer, la première fois qu'on l'a vue, ça m'avait frappé. Je te l'avais dit, hein, tu te rappelles ?

Maurice acquiesce d'un hochement de tête. Pas l'air très convaincu ou alors il ne se souvient pas. Nous nous regardons, et j'ai l'impression qu'il compatit à mon embarras. Son visage est commun. Un *Frangaou*, un Français de métropole, comme les appellent les pieds-noirs. Baba aussi utilisait cette expression. Il a l'air inoffensif, avec un petit côté cause-toujours qui ne me déplaît pas. Le genre de personne qui cherche à arrondir les angles pour éviter les conflits. De lui, je crois que je n'ai pas grand-chose à craindre.

~

Voilà six mois que je suis arrivée dans ce pays, dans sa capitale. Six mois passés dans un foyer pour orphelin, après sept semaines de convalescence dans un hôpital, là-bas, dans ma ville blanche.

Pendant la traversée en direction de Marseille, sur le bateau, nous étions quatre dans la cabine, trois filles et un garçon. Le garçon se prénommaït Abdelbassir et était le plus atteint d'entre nous, et le plus jeune aussi. Un large bandage lui enserrait le crâne. Quand il parlait, son nez se retroussait comme si les mots qu'il prononçait avaient une odeur pestilentielle.

Par le hublot, j'entrevois le ciel et des oiseaux de mer qui, de temps à autre, le traversaient dans toute sa largeur pour disparaître je ne sais où. Nous avions tous le mal de mer. La plus petite des filles, Mabrouka, vomissait de quart d'heure en quart d'heure dans une bassine en plastique jaune. Ça sentait mauvais. L'autre fille, Dawyia, râlait sans arrêt. Une fois elle a giflé Mabrouka parce qu'elle en avait mis à côté de la bassine.

~

— Tu as 12 ans, Fatima, c'est ça ?

Encore une question dont Francette connaît la réponse et je ne me donne même pas la peine de relever.

Maurice a reculé d'un pas, désireux me semble-t-il de mettre de la distance entre lui et moi. Il retire ses lunettes en les tenant par le milieu, puis sort d'une poche de son pantalon un gigantesque mouchoir à carreaux verts et bleus qu'il déplie d'un bref mouvement du poignet. Il nettoie ses verres avec, range le mouchoir et rehausse les lunettes sur l'arête de son nez. Des gestes automatiques qui me mettent mal à l'aise.

— Mais avance donc, Fatima. On va pas te manger...

Francette tend une main, tandis que la femme dans mon dos me pousse doucement vers elle. J'avance mais bloque à un mètre de la main. Mes jambes sont de plomb et je ne peux plus faire un pas. Mon passé, ma vie d'avant, viennent de fondre comme de la glace au soleil.

~

Du sorbet au citron, parfois baba nous en payait à Raïd et à moi, les vendredis de fête par exemple. Ça coulait sur mes doigts et je les léchais avec avidité. Raïd la mangeait trop vite, il finissait toujours le premier avant d'en réclamer une autre, mais baba restait inflexible.

— Qu'est-ce que tu crois, Raïd? Qu'on a la bourse d'un émir? grinçait-il.

~

— Comme elle est timide...

Francette s'approche, comblant l'espace entre nous, puis se penche sur moi et m'entoure de ses bras. Une véritable pieuvre! Le menton sur son épaule, j'écarquille les yeux, prise au piège. Maurice tente une risette qui tombe à plat comme un soufflé sorti trop tôt du four. Moi, je voudrais disparaître.

— Tu verras, tu vas être bien avec nous. On va s'occuper de toi. Toutes ces vilaines choses sont terminées. Tu n'as plus rien à craindre maintenant, tente de me rassurer Francette.

Elle sent le propre, comme tout ici, dans cette ville, depuis que je suis arrivée. Ils doivent frotter les rues, les murs, les maisons, je sais pas... Les gens aussi. Un propre qui, à force, pue.

~

J'ai encore dans le nez le parfum de la fleur d'oranger, de la coriandre et du ras-el-hanout. Ce mélange d'épices que préparait ma mère en mariant de la cardamome, de la noix muscade, du poivre long, de la cannelle, du clou de girofle et du cumin. Elle en mettait dans quasiment tous les plats qu'elle préparait. La maison embaumait, d'ailleurs toutes les maisons de la rue embaumaient, parce que toutes les mamans cuisinaient comme la mienne. Nous vivions dans un paradis de senteurs qui nous faisait saliver à longueur de journée.

~

— Allez viens, on va te faire visiter.

Francette desserre son étreinte, me saisit par la main et m'entraîne à sa suite. Nous passons près de Maurice qui fait un léger écart pour nous laisser la place, puis nous emboîte le pas et ses semelles de crêpe crissent sur le parquet. La femme qui m'a accompagnée jusque chez ces gens pour cette visite initiale ferme la marche. Il y en aura d'autres, m'a-t-elle assuré, avant que j'emménage définitivement dans cet appartement.

Chez moi, j'avais un accès direct à la rue, au soleil, aux jeux et aux courses folles. Les portes n'étaient jamais fermées, on

entraît et on sortait librement. Ici, il faut sonner, monter un étage, entendre des clés dans une serrure, la porte qui s'ouvre, se referme, de nouveau le bruit de la serrure. Une prison.

— Elle est vaccinée, au moins, s'enquiert Maurice à voix basse.

— Bien sûr, monsieur Chadois. Elle est vaccinée, répond la femme dans mon dos. Nous en avons déjà discuté au foyer quand vous avez rencontré la directrice, il me semble.

Il y a de l'agacement dans la voix de la femme. Moi, j'ai la fesse qui se contracte. L'aiguille, je l'ai bien sentie quand ils me l'ont faite, la piqûre. Je ne sais pas ce qu'ils m'ont injecté comme vaccin, mais le produit était aussi épais que de la chair de banane séchée, de celle que baba mâchonnait comme encas, le soir en rentrant du travail. Dattes, figues, bananes, il adorait ça. D'ailleurs maman se plaignait qu'il commençait à s'enrober un peu trop, elle râlait: «Ton père, il se prend pour un bey. Bientôt il aura un ventre aussi gros...»

— Écoute Fatima, dit Francette alors que nous pénétrons dans une autre pièce, une sorte de vestibule, qu'est-ce que tu dirais si on t'appelait Fabienne? Fatima, c'est bien pour... *là-bas*, mais ici Fabienne c'est mieux, tu comprends? On nous a dit à la préfecture que c'était possible au moment de l'adoption définitive... Et puis comme tu porteras bientôt notre nom, *Fatima Chadois*, ça ne va pas du tout...

Francette a l'air sincère, comme si ça allait de soit et qu'elle me proposait de modifier mon identité. Je serre les dents et

pense à ma mère. J'y pense en arabe. On m'a interdit de le parler ici, mais personne ne peut m'empêcher, dans ma tête, de penser à 'umi.

Francette se retourne, un large sourire éclaire son visage et adoucit ses traits:

— Alors? *Fabienne*, tu es d'accord? Ça te va?

Alger, 11 novembre 1960

— On prend les vélos et vous me suivez !

Baba ne nous a pas laissé le temps de poser des questions sur notre destination. Nous savions, Raïd et moi, que nous partions pour la journée. Baba nous avait réveillés tôt et en fanfare, alors inutile de flemmarder au risque de se retrouver au pied du lit manu militari. ‘Umi avait préparé le petit-déjeuner : des pois chiches, de la pâte de figue sèche et du thé à la menthe très sucré comme je l’aime. Dans une musette, un casse-croûte et une gourde d’eau nous serviraient de déjeuner.

— Dépêchez-vous un peu, on a de la route devant nous.

Il était comme ça, baba, toujours pressé, toujours à nous houspiller pour qu’on ne traînasse pas.

Raïd avait encore les yeux collés de sommeil et maugréait à qui mieux mieux. Le vélo, c’était pas son truc à mon frère, pédaler le faisait suer au sens propre comme au sens figuré. Lui, ce qu’il aimait, c’était la natation, plonger dans la Méditerranée, faire du sous l’eau et des longueurs. Il nageait à merveille le crawl, mais aussi à l’indienne ou encore la brasse coulée. Il avait appris seul en regardant les autres, tout petit déjà. Baba, qui aimait moyennement tremper ses

fesses dans la grande bleue, l'admirait sincèrement. Après, Raïd s'étalait de tout son long sur le sable chaud et rôtiissait à la manière d'un lézard sous les rayons du soleil. Ce soleil d'Alger qui, agrémenté de sel marin, me démangeait délicieusement la peau. Quelle que soit la température de l'eau, été comme hiver, Raïd piquait une tête. Ses muscles gonflaient en conséquence, et il n'était pas peu fier de sa silhouette baraquée. Il ne perdait pas une occasion de l'exhiber en roulant des pectoraux ou en gonflant les biceps. Il était beau mon frère du haut de ses dix ans, et on lui en aurait donné facilement trois de plus.

— Fatima, tu fermes la marche, comme ça ton frère va pas jouer les traîne-savates.

Raïd a fait la grimace pour bien montrer qu'il n'appréciait pas la réflexion, puis nous sommes partis en disant au revoir à 'umi. Sur le pas de la porte, elle nous a invités à être prudents.

La descente jusqu'au port s'est faite sans encombre, quoique rapide et zigzagante. Il a fallu éviter les moukères qui tiraient derrière elles leurs moutchatchous, leurs enfants, en les houspillant sans cesse. Ces femmes, vêtues d'une djellaba blanche pour la majorité, partaient au marché ou bien faire des courses quelconques. Il n'était pas question d'en percuter une, sinon ç'aurait été une demi-heure de perdue en palabres et plates excuses.

Dans la Casbah nous croisions peu d'Européens, et quand c'était le cas, il s'agissait surtout de militaires français

dans leur tenue léopard. Depuis quelques semaines, les parachutistes tenaient la ville d'Alger d'une poigne de fer. On parlait de tortures et d'arrestations arbitraires. D'un autre côté, les attentats se multipliaient, notamment dans les bars et les dancings où les Français aimaient à se divertir. Baba restait discret sur ces sujets. Nous, sa fille et son fils, devions être mis hors de portée de ces problèmes d'adultes, alors pas question d'en parler à la maison. 'Umi, quant à elle, acceptait avec résignation les nombreux contrôles qu'elle subissait dans la journée. Les militaires ouvraient les cabas, vérifiaient les papiers, fouillaient les hommes. Ils embarquaient pas mal de jeunes, même adolescents. 'Umi fermait sa bouche, baba lui avait demandé de ne pas se dérober, encore moins de protester. Après tout, elle n'avait rien à cacher.

— On va prendre par la corniche, a dit baba une fois parvenus dans la ville basse.

Maintenant que la route était plate, Raïd montrait des signes d'agacement. Il fallait pédaler et suivre notre père qui filait bon train. Moi, je talonnais mon frère et lui envoyais à intervalles réguliers des piques pour qu'il accélère et ne nous laisse pas distancer par baba.

Ce n'était pas la première fois que nous empruntions ce chemin, et je savais où nous allions : la vallée des Singes. Nous traverserions des orangeraiies dont le parfum m'enivrait bien avant de les apercevoir. Exploités par

les colons, ces vergers étaient à la fois un plaisir pour les yeux et le nez, surtout après le lever du soleil, quand la chaleur dissipait progressivement la fraîcheur de la nuit. Mais pas question d'aller chiper une orange ! On risquait de se prendre un coup de fusil dans les fesses, les colons veillaient au grain... Une fois, Raïd s'était vanté devant baba d'avoir grappillé une orange et de l'avoir mangée. Baba avait alors piqué une colère dont il a le secret, quelque chose de costaud qui faisait froid dans le dos quand on en était l'objet. Il promettait toujours, et parfois mettait sa promesse à exécution, de vous coller une baffe « que le mur il vous en rendait deux ».

— Eh ! Baba ! C'est quoi tous ces gens ?

Raïd l'avait interpellé en grimpant sur ses pédales et en se mettant en danseuse. Nous gravissions alors une pente abrupte qui nous menait droit vers la sortie d'Alger. Mon frère n'avait pas tort, une foule conséquente se dirigeait vers le centre-ville. Inhabituelle pour un vendredi. En général, les Français qui commémoraient l'armistice du 11 novembre 1918 étaient moins nombreux.

Baba nous avait raconté qu'un de ses oncles avaient été un des *turcos* pendant la Première Guerre mondiale, un tirailleur algérien embarqué dans le conflit. De ça, les *Frangaous* ne parlaient jamais. Pas un mot sur nos morts. Son oncle avait eu de la chance, lui était revenu des tranchées avec seulement une jambe en moins, mais question pension

d'invalidité, *walou*, rien, *nada*. C'est à peine si on lui avait payé le voyage retour avec ses compatriotes. Et encore ! Sur un rafiot qui tenait si peu la mer que les pauvres malheureux avaient cru voir leur dernière heure arrivée. Baba crachait par terre quand il nous en parlait, ainsi il marquait son mépris pour cette France qui ne reconnaissait pas le sacrifice des Algériens dans les deux guerres mondiales.

— Je sais pas, a répondu baba en mettant un pied à terre.

Raïd l'a imité, et moi aussi. Mon frère suait déjà à grosses gouttes et nous étions sur le côté de la route quand un bus rempli au maximum de ses capacités nous a croisés. Il se dirigeait vers le centre-ville.

— Eh ! *Jad* ! C'est quoi tout ce monde ?

Baba s'adressait à un grand-père (un *jad*) qui fumait paisiblement assis sur une chaise en paille sur le trottoir devant sa maison. De longues et épaisses volutes d'une fumée blanche et grasse sortaient de sa bouche et de ses narines. Le *jad* a hoché la tête, comme si la question l'intéressait au plus haut point. Il a regardé baba un long moment avant de répondre. Son visage buriné par les ans n'était qu'un entrelacs de rides profondes, et ses oreilles décollées aux lobes gigantesques ne laissaient pas de m'impressionner.

— Les Français, fils... a dit le *jad* d'une voix rocailleuse.

Baba a attendu la suite et, comme elle ne venait, il a insisté :

— Ben quoi, les Français ?

Le *jad* a tiré sur sa clope et ses yeux se sont agrandis. J'imaginai la fumée entrer dans ses poumons, en faire

le tour, les imbiber de nicotine avant de ressortir dans la cheminée de son nez, ce qui d'ailleurs ne manqua pas.

— Eh bé, les Français... reprit le vieux. Ils vont manifester en ville.

Baba a digéré l'information sans marquer de surprise. Le jad a sucé sa clope. Raïd avait des fourmis dans les jambes et a fait savoir qu'il prenait racine.

— On repart ? il a demandé.

Baba l'a ignoré. Les jambes écartées de part et d'autre de son vélo, il a questionné le vieux qui devait trouver du plaisir à être le sujet de ses attentions. C'était pas tous les jours qu'on s'intéressait à une épave échouée sur le trottoir.

— Dis-moi le jad, ils manifestent pourquoi ceux-là ?

Le vieux a eu un drôle de rire, quelque chose qui ressemblait au bruit du sable qu'on frotte entre ses mains mouillées. Il s'est raclé la gorge, a hésité à expectorer avant de finalement avaler sa glaire. J'étais dégoûtée, mais n'en ai rien laissé voir.

— Eh bé, y veulent une Algérie française, fils. C'est pour ça qu'ils vont en ville. Ouais, ils disent qu'ici c'est la France...

Il a hésité, sa bouche s'est tordue en laissant apparaître un bout de chicot jaunâtre, puis il a tiré une dernière taffe et a jeté son mégot par terre. J'ai remarqué que ses doigts étaient jaunis par la nicotine.

— Ils croient que c'est chez eux ici, ces couillons... a ajouté le jad.

Baba l'a remercié et nous a dit qu'il fallait que nous fassions demi-tour.

— Quoi ? Mais pourquoi, baba ?

Je n'étais pas contente. La vallée des Singes était une de mes sorties préférées et nous allions la manquer parce que des colons avaient décidé d'user leurs semelles dans les rues d'Alger ? Ce n'était pourtant pas la première fois qu'il y avait des manifestations en faveur d'une Algérie française. Je ne voyais pas en quoi cela nous empêchait de continuer notre balade.

— J'ai dit on rentre !

Baba a pointé le museau de sa bicyclette en direction de la ville et a démarré. Raïd était aux anges. Il m'a fait un clin d'œil avant d'embrayer à la suite de baba. Moi, je ne me décidais pas à les suivre, j'étais contrariée. Non franchement, ce 11 novembre commençait vraiment de travers.

— Eh, *ibnah* ! Il a raison ton père. Dégage tes fesses d'ici. Va y avoir du grabuge, m'a apostrophée le vieux.

J'ai détesté qu'il m'appelle *ibnah*, comme si j'étais sa fille ! Nous n'avions aucun lien de parenté moi et ce vieux chnoque, en plus il me reluquait d'un drôle d'air. Alors je suis remontée sur ma selle et lui ai montré mon derrière en prenant la direction d'Alger. Baba et Raïd avaient pris pas mal d'avance, mais je les ai rattrapés sans trop de difficultés.

Plus nous revenions sur nos pas, plus la foule grossissait. Les gens reprenaient en chœur le même slogan : *Algérie française !* Ça hurlait à pleins poumons, ça beuglait même,

et méchamment. Des militaires les encadraient, ils étaient apparus comme par enchantement. Des bérets verts, des légionnaires parachutistes, ils étaient impressionnants avec leurs armes en bandoulière et leur air féroce. Des blindés barraient certaines rues et pas d'autres, ainsi la foule suivait un chemin préalablement défini par les autorités. L'atmosphère sentait le soufre.

Baba pédalait de plus en plus vite, doublait des manifestants, et souvent se faisait insulter à son passage. *Sale bicot! Bougnoule!* Il ne répondait pas, baissait la tête pour ne pas regarder dans les yeux ceux qui l'injuriaient. Le connaissant, je savais qu'un échange de regard pouvait engendrer une bagarre. Baba n'était pas du genre à tendre la joue. Dans sa jeunesse, il avait fait de la boxe, et 'umi n'aimait pas quand il faisait le coup de poing.

— Un jour, tu vas tomber sur plus fort que toi, et là... augurait-elle.

Et là... quoi? Baba était mon héros, il ne pouvait rien lui arriver, il était indestructible. Nous buvions ses paroles quand il nous racontait, à Raïd et à moi, ses combats sur le ring ou encore la fois où on lui avait proposé d'en faire son métier, mais qu'il avait refusé parce qu'il était fou amoureux de 'umi et qu'elle menaçait d'en choisir un autre s'il devenait un bagarreur professionnel.

— Fatima, tu t'occupes de ton frère. Vous rentrez droit à la maison sans vous arrêter. Tu dis à maman que je reste

un peu en ville, pour voir comment ça va tourner. Je vais retrouver Rachid et Momo, alors qu'elle ne se fasse pas de soucis. Tu la rassures, d'accord?

Sans attendre la moindre réponse, il a donné un coup de pédale et son vélo a filé plus vite que l'éclair. Déjà le gros des manifestants se fritait avec les forces de l'ordre. Les Algériens, eux, rentraient chez eux en rasant les murs. Pire que des ombres, on pouvait lire l'effroi sur leur visage. Je ne sais pas ce qui a pris à baba, et pourquoi il est parti, comme ça, au milieu de la meute.

— On y va? m'a questionnée Raïd.

Ça puait le cramé. Je n'aimais pas cette sensation que j'avais dans le nez, comme si on m'avait enfoncé des charbons ardents dans les narines et roussi les poils.

— T'as entendu, non? Baba a dit qu'on devait rentrer, alors on rentre fissa! j'ai commandé.

~

'Umi a été surprise de nous voir revenir à peine partis.

— Qu'est-ce que vous fichez là? Et votre père?

Je lui ai répété ce que m'avait dit baba. 'Umi a froncé les sourcils, mais n'a pas fait de commentaires. Les femmes n'avaient pas droit à la parole et celle de l'homme était sacrée. Même si 'umi avait un foutu caractère, quand baba décidait, elle ne s'opposait jamais. Une seule fois, parce qu'il ne voulait pas qu'elle aille voir une amie malade qu'il

n'appréciait pas, 'umi a menacé de lui désobéir. Baba a baissé les yeux, pesé le pour et le contre, et dit avec résignation *Inch'Allah*. Intelligemment, 'umi ne s'est jamais vantée de cette victoire conjugale.

— Bon. Vous rangez vos vélos. Moi, je vais faire la lessive. Raïd, tu ne mets pas la pagaille dans la maison, d'accord ?

Raïd a haussé les épaules, m'a tiré la langue et s'est carapaté en poussant sa bicyclette. Je suis restée dix minutes sans rien faire à regarder dehors par la fenêtre. J'avais l'impression d'entendre les cris des manifestants qui montaient par les rues de la Casbah. Dans mes oreilles résonnait cette *Algérie française* qu'ils appelaient de tous leurs vœux.

Christophe Léon

Christophe Léon est né en 1959, il vit actuellement en Gironde et se consacre à l'écriture. À la frontière entre les genres, il se construit un parcours littéraire singulier, avec des romans de jeunesse, une pièce de théâtre et des fictions contemporaines. Il publie chez de nombreux éditeurs.

Son roman *Délit de fuite*, paru aux éditions La Joie de lire, a été adapté pour le petit écran.

Du même auteur chez le même éditeur

La vie commence aujourd'hui, coll. Encrage

Champion, coll. Encrage

La vie est belle, coll. Encrage

Embardée, coll. Encrage

X-Ray la crise, coll. Encrage

Délit de fuite, coll. Encrage

Dernier métro, coll. Encrage

Dans l'enfer de Dante, coll. Récits

Mi-figue, mi-raisin, coll. Rétrovisueur